4° S 146

LE CANTUS SIBYLLAE : ORIGINE ET PREMIERS TEXTES

On donne beaucoup d'attention depuis quelque temps au théâtre médiéval et à ses origines. Parmi les dernières études parues, un article de M. Aebischer apporte l'écho d'une cérémonie bien ancienne : la prophétie de la sibylle érythrée, encore chantée dans la nuit de Noël à Majorque¹ suivant un cérémonial assez compliqué. Au milieu de l'office strictement liturgique, une petite paraliturgie amène au chœur plusieurs personnages costumés dont l'un chante une prophétie en vers acrostiches, relative à la nouvelle venue du Christ pour le Jugement dernier, et commençant par les paroles : *Judicii signum*. Ce chant a été relativement répandu au moyen âge et n'est pas actuellement spécial à Majorque (on l'entend à Noël dans l'église de Braga) ; il a été chanté, comme actuellement à Braga, sans costumes spéciaux ni mise en scène, toutefois il n'a jamais été partie intégrante de la liturgie et son abandon, dans la plupart des églises, remonte au Concile de Trente. On en connaît une cinquantaine de manuscrits liturgiques dont certains ont été publiés par Carl Young, Mgr. Anglès, R. Rodriguez et par moi-même² ; les manuscrits non-liturgiques sont apparentés au

1. Paul AEBISCHER, *Un ultime écho de la Procession des Prophètes, le « Cant de la sibil·la » de la nuit de Noël à Majorque*, dans *Mélanges d'histoire du théâtre du moyen âge et de la renaissance offerts à Gustave Cohen...*, Paris, 1950, pp. 261-270.

2. Carl YOUNG, *The Drama of the Medieval Church*, Oxford, 2 vol., 1933. Voir t. 2, pp. 125-150.

Mgr. H. ANGLÈS, *La Musica a Catalunya*, Barcelone, 1935, pp. 288 ss., avec textes musicaux et fac-similés.

R. RODRIGUEZ, *Cantus Sibyllae*, dans *Archivos Leoneses*, 1947, t. I, pp. 9-29.

Tout dernièrement, le R. P. Brou a consacré un paragraphe à ce texte dont il signale certains manuscrits : *Les Chants en langue grecque dans les*

(V)

UNIVERSITÄT
ERFURT
1973

MGH-Bibliothek
Nachlaß B. Bischoff

jeu de la Procession des Prophètes, ils sont beaucoup moins nombreux. Enfin une troisième série de manuscrits est constituée par des florilèges, ix^e-x^e siècles, dont le contenu est généralement pieux, probablement destiné au chant à l'église. On trouvera ci-dessous la liste de ces documents. Toutes les versions connues, quelles qu'elles soient, reproduisent une seule et même mélodie avec de menues variantes. M. Aebischer met ce texte en rapport avec la *procession des prophètes* dont il a fait partie : ce jeu liturgique apparaît au xi^e siècle, il met en scène différents personnages (prophètes, sibylles) qui annoncent la venue du Christ, il est exécuté à Noël.

On connaît donc deux cérémonies bien différenciées, où la prophétie de la Sibylle est utilisée : une cérémonie presque liturgique, assez répandue mais non obligatoire, consistant en un chant toujours le même d'une prophétie, à un moment strictement déterminé de l'office — et un jeu théâtral probablement moins fréquent, où l'on assiste au défilé des « prophètes du Christ ». Il est légitime de rechercher laquelle des deux cérémonies a donné naissance à l'autre : pour les spécialistes du théâtre, le rôle de la Sibylle, trop important par rapport à celui des autres prophètes dans le « jeu », aurait fini par s'en échapper pour prendre place assez tard dans la liturgie. Je voudrais classer et examiner les sources de ce texte : la conclusion devrait s'imposer d'elle-même.

Pour la clarté de mon exposé, je voudrais rappeler ici un fait masqué par des légendes, mais bien attesté. La liturgie telle que nous la connaissons s'est constituée lentement jusqu'au xii^e siècle. On la prend en général pour parachevée au temps de saint Grégoire (mort en 604) : c'est uniquement de la forme qu'il s'agit, et non du contenu, car l'année liturgique de saint Grégoire nous paraît singulièrement indigente. Le nombre des fêtes et dimanches célébrés était très restreint, et les seuls livres liturgiques qui nous restent de cette époque sont fort concis, ne contenant au surplus aucune pièce de chant¹. A mesure que la vie chrétienne se déve-

liturgies latines, premier supplément, dans Sacris Erudiri (Steenbrugge), IV, 1952, pp. 230-231.

Enfin sept manuscrits sont reproduits dans mes *Recherches sur la musique liturgique portugaise...*, Lisbonne, sous presse.

1. Ce sont les sacramentaires : le léonien : éd. Feltø, *Sacramentarium leonianum*, Cambridge, 1895, le gélisien : R. A. WILSON, *The Gelasian Sacramentary*, Oxford, 1894, et le grégorien : *The Gregorian Sacramentary under Charles the Great*, Oxford, 1915. Ce dernier témoigne pour le viii^e siècle, il est encore bien court.

loppe (depuis la paix de l'Église) on prend l'habitude d'offices de plus en plus longs et nombreux, de fêtes plus fréquentes, tout comme si la dévotion accrue était fonction d'une présence plus assidue à l'église. C'est à la fin de l'époque carolingienne qu'on en arrive à surcharger à la fois et le calendrier, et le programme de l'office : fêtes plus fréquentes d'une part (la Vierge, les saints, les morts, la Trinité, etc...) et dans l'office même, abondance de textes nouveaux : répons ornés, tropes, séquences, textes paraliturgiques. On en vient à introduire dans la coutume quotidienne la récitation d'offices entiers (les offices surrogatoires) par pure dévotion ; et naturellement les grandes fêtes sont les plus chargées¹.

C'est pendant la période du ix^e au xi^e siècle que le chant de la Sibylle apparaît dans l'office, avant même le jeu des prophètes, et je crois aussi avant les proses, mais en même temps que la Généalogie du Christ, prise à l'Évangile de Mathieu. L'examen qui suit n'a d'autre but que de déterminer l'origine et le cheminement des premiers témoins du texte.

Tout d'abord, j'écarte une ambiguïté. Il n'y a pas de rapport immédiat entre ce chant et celui des sibylles antiques de Grèce ; Rome elle-même n'a pas connu la sibylle en tant que prophétesse, mais des recueils d'oracles, rédigés en grec, rapportés de Grèce et conservés au Capitole où ils furent incendiés en 83. Devant ce désastre on fit rechercher en Grèce de nouveaux textes qui semblent avoir été moins importants que les premiers ; ils furent conservés, consultés puis brûlés solennellement par Stilicon au début du v^e siècle. On en a conservé des témoins : copies ou extraits, actuellement publiés².

Cependant toute dépendance entre les vaticinations grecques et nos pseudo-oracles d'origine plus récente n'est pas impossible. Il existait un fort courant anti-romain parmi les juifs établis en Grèce et dans l'Orient grec, aux ii^e-iii^e siècles ; on niait l'éternité de Rome, on appelait sur elle la colère du Tout-Puissant. Il est certain que les pamphlétaires ne pouvaient s'exprimer sous une forme personnelle qui aurait attiré sur eux la suspicion ; il était

1. Je donnerai, à la fin de cet article, la composition d'un office de Noël typique au début du xiii^e siècle, c'est-à-dire en pleine période d'inflation liturgique.

2. BOUCHÉ-LECLERCO, *Histoire de la divination dans l'antiquité*, Paris, 1882, 4 vol. in-8°, t. IV, livre III, chap. II. Les textes subsistants sont accessibles dans : H. N. BATE, *The Sibylline Oracles*, Londres, 1918, in-8°, 118 pp., dans *Translations of early documents, Series II, Hellenistic-jewish texts*.

plus facile de confier n'importe quel mécontentement à des oracles impersonnels, analogues probablement dans leur forme à ceux qu'on attribuait aux antiques prophétesses¹. A cette époque, éclôt toute une littérature « sibylline » à laquelle ressortira le poème *judicii signum* encore chanté à Majorque et Braga : c'est par ce détour qu'il peut se raccrocher à l'antiquité.

Dès l'époque de Constantin, Lactance réunit des recueils de ces prophéties² dont plusieurs seront conservés, cependant c'est à son contemporain, Eusèbe de Césarée, qu'on doit la toute première attestation du *Cantus Sibyllae*. Dans son *Oratio Constantini ad Sanctorum Coetum* prend place un rappel des prophéties annonçant le Christ ; parmi elles se trouve un poème acrostiche, en grec naturellement, attribué à la Sibylle Erythrée et relatif à la nouvelle venue du Christ pour le jugement dernier³. C'est le nôtre. On le retrouvera un siècle plus tard dans les œuvres d'Augustin qui le transcrit dans la *Cité de Dieu*⁴ comme une pièce bien connue en grec ; le soin avec lequel il fait remarquer tous les détails de la traduction où l'acrostiche est conservé donne à croire à M. Courcelle qu'il en est l'auteur⁵. Or cette traduction figure, en plus, dans un sermon *contra judeos*, longtemps mis sous le nom d'Augustin mais qui serait en réalité de son correspondant Quodvultdeus, évêque de Carthage⁶ : les deux auteurs, en tous cas, rapprochent le poème d'un texte qui se retrouve chez Lactance : *dabunt autem Deo alapas...*⁷

Sous un tel parrainage, le poème devait évidemment se répandre

1. G. BOISSIER, *La Fin du paganisme*, Paris, 1891, t. II, pp. 22-42.
P. COURCELLE, *Histoire littéraire des grandes invasions germaniques*, Paris, 1948, p. 13, note 1. — *Les lettres grecques en Occident de Macrobe à Cassiodore*, Paris, 1943.

2. Lactance, mort vers 325, vivait dans l'entourage de Constantin. Les prophéties sont rappelées au VII^e livre de ses *Institutions divines*, *Patrologie latine*, t. VII.

3. Eusèbe, évêque de Césarée, est lui aussi un familier de Constantin. Il meurt vers 340. L'*Oratio Constantini* figure dans la *Patrologie Grecque*, t. XX, col. 1285-90.

4. *Patrologie latine*, XLI, col. 579.

5. *Les Lettres grecques en Occident de Macrobe à Cassiodore*, p. 177. C'est également l'avis de B. ALTANER, dans : *Augustinus und die neutestamentlichen Apokryphen sibyllinen und Sextussprüche. Eine quellenkritische Untersuchung*. — *Analecta Bollandiana*, 1949, pp. 244-247. Pour M. Altaner Augustin qui ne lisait pas le grec a eu entre les mains une première traduction non acrostiche actuellement perdue.

6. *Patrologie latine*, XLII, col. 1117, 1126.

7. *Ibid.*, col. 1127.

en Occident, où je perds pourtant sa trace, je le retrouve dès les premiers florilèges manuscrits, au IX^e siècle. Je donne maintenant mes documents ; on me pardonnera un classement chronologique qui ne peut être que très rudimentaire.

* * *

Neuvième siècle. Paris, Bibl. Nat. latin 2772,
2773,
2832¹.

Ce sont trois florilèges, la prophétie y figure parmi d'autres textes de circonstance. Dans les manuscrits 2772 et 2832 (celui-ci lyonnais) elle précède une traduction des *oracula sibyllina* de Lactance (*dabunt autem Deo alapas*) ; dans le 2773, elle est suivie d'une *prophetia sibyllae Magae*. Une notation de main bénéventaine, légèrement plus tardive (X^e siècle), atteste dans le 2832 que la pièce a été chantée très tôt.

* * *

Dixième siècle.

Barcelone, Ripoll 106.

Paris, Bibl. Nat. latin 1154, recueil du type florilège.

Paris, Bibl. Nationale latin 16819, lectionnaire de Compiègne.

Cordoue, Cathédrale N^o 1, homiliaire écrit à Valerancia, près de Burgos².

De ces quatre textes, les deux derniers sont strictement liturgiques : un homiliaire est un recueil de sermons, un lectionnaire

1. Le manuscrit 2772 est signalé dans mes *Recherches sur la musique portugaise*, p. 287.

Le 2832 est très connu ; on verra :

ANGLÈS, *La musica a Catalunya*, p. 288 et planche 77.

Dom CHARLIER, *Les manuscrits personnels de Florus de Lyon*, dans *Mélanges Pòdechard*, Lyon, 1950, pp. 72-82.

Dom L. BROU, *Les chants en langue grecque dans les liturgies latines : premier supplément*, p. 231.

2. Le manuscrit de Barcelone, Ripoll 106, fait partie des textes publiés par Mgr ANGLÈS, *La Musica...*, p. 288, ainsi que le manuscrit de Paris 1154, qui est reproduit pl. 74. Le lectionnaire 16819 est cité par YOUNG, *The Drama*, II, p. 60...

L'homiliaire de Cordoue, publié par Ch. Upson Clark, *Collectanea Hispanica*, Paris, 1920, in-8^o (fac-similé), est reproduit par Mgr Anglès pl. 73. Il est étudié par le R. P. Brou : *Un nouvel homiliaire en écriture wisigothique dans Hispania Sacra*, II, 1949, pp. 190 ss. et M. Aebischer l'utilise également dans l'article cité plus haut.

contient dans l'ordre de l'année liturgique les textes lus à l'office de la nuit. Dans ces deux livres, la prophétie fait suite au même texte qui la précède dans le sermon *contra judeos* du pseudo-Augustin, ou du moins à un fragment de ce sermon commençant par *vos inquam convenio o judei*. C'est ce même fragment que nous retrouverons le plus souvent comme annonce à la prophétie : dans l'homiliaire il est lu, dans le lectionnaire il est psalmodié à Matines. La rubrique indiquant la place de la leçon dans l'office n'est pas claire, il s'agit probablement d'une des fêtes entre Noël et le dernier dimanche de l'Avent. Voici donc le sermon entré dans la liturgie, officiellement, ainsi que le poème acrostiche. Le manuscrit de Cordoue est noté par une main aquitaine, qui ne peut être antérieure à l'arrivée des Bénédictins français dans la région de Burgos (milieu du XI^e siècle). Le manuscrit 1154 est un recueil composite, de quatre mains différentes et d'époques différentes, mais dont aucune ne dépasse le XI^e siècle. La partie où se trouve le poème est un florilège du X^e siècle, où les textes sont à peu près tous notés, la plupart sont destinés au chant à l'église ou tout au moins sont d'inspiration pieuse.

J'ajoute à ces témoignages du X^e siècle la Passion de Clermont-Ferrand : non que le texte y soit repris, mais un fragment a donné le thème d'une de ses farcitures latines¹. En tous cas, l'entrée dans la liturgie est un fait accompli dès cette époque puisque nous avons deux témoins.

* * *

Onzième siècle.

Paris, Bibl. Nat. latin 1646, homiliaire monastique.
5302, lectionnaire catalan.
5304, lectionnaire catalan.

Mont-Cassin 99, lectionnaire,
Rome, Vallic. B 5, homiliaire,

De la fin du onzième siècle :

Paris, Bibl. Nat. latin 793, lectionnaire d'Arles.

Et la première attestation du drame des prophètes :

Paris, Bibl. Nat. 1139, recueil varié, de la fin du XI^e.

L'homiliaire 1646 contient, comme huitième leçon de la nuit de Noël, le sermon apocryphe *Vos inquam...* enchaîné aux vers sibyllins (f. 9 v.). C'est certainement un manuscrit monastique :

1. Voir L. P. THOMAS, *Les Farcitures latines de la Passion*, pp. 314-5.

la huitième leçon est la dernière du second nocturne monastique, c'est là que se placent les additions à la liturgie qui n'auraient aucune raison d'être après la huitième leçon séculière.

Les lectionnaires catalans 5302 et 5304 font partie des séries de Mgr. Anglès (fac-similés 79 et 76) ; ils ont cette particularité d'être notés de première main. Enfin le lectionnaire d'Arles, latin 793, enchaîne aussi le poème au sermon *vos inquam*. La place avait été réservée pour une notation qui n'a pas été faite¹. Sur sept manuscrits de la même période, six sont donc des manuscrits de liturgie pure. Nous arrivons au moment où le texte est le plus répandu.

* * *

Douzième siècle.

Paris, Bibl. Nat. 781, bréviaire de Limoges noté.
794, fl. 40, lectionnaire.
796, bréviaire de Montiéramey,
804, homiliaire,
1018, bréviaire de Marseille,

Girone, Sombola 8, lectionnaire,
Montpellier, Archives, s.c., lectionnaire,
Osca 32, lectionnaire,
Oxford, Bodl., Can. 391, lectionnaire.
Rome, Urb. 602, tropaire,
Vic, Cathédrale, lectionnaire².

Il est inutile de détailler ces manuscrits car, presque partout maintenant, les vers sont soudés au sermon apocryphe *vos inquam* :

1. Le lectionnaire Mont-Cassin 99 fait partie de la publication de Mgr. Anglès, de même que l'homiliaire de Rome, Vallic. B 5.

Le manuscrit 1139 (Anglès, facs. 78) est étudié par YOUNG, *The Drama...*, tant pour l'*Ordo prophetarum* que pour les autres textes qu'il contient.

2. Le manuscrit de Paris 781 est reproduit dans Anglès, facs. 82 et étudié dans LEROQUAIS, *Les Bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. II, p. 445. Le manuscrit 796 est cité par Anglès et étudié par LEROQUAIS, *Les Bréviaires*, II, 449. Le manuscrit 1018 cité par Anglès est étudié par YOUNG, *The Drama*, II, pp. 125 ss., par LEROQUAIS, *Les Bréviaires*, t. II, p. 461, et le texte de la Sibylle figure dans mes *Recherches sur la musique... au Portugal*. Le manuscrit de Girone est cité, le texte de la Sibylle publié par Anglès, celui de Montpellier publié dans le même recueil, et reproduit en outre au facsimilé 81. Le manuscrit d'Osca et celui de Vic sont publiés dans Anglès, celui de Rome Urb. 602 est en outre reproduit fasc. 80, le manuscrit d'Oxford est étudié par YOUNG, *The Drama*, t. II.

une seule exception, l'homiliaire N° 804, où le texte précédant les vers sibyllins est pris, non au sermon apocryphe (*vos inquam*) mais au texte précédant les vers dans la *Cité de Dieu* elle-même (chap. XII, depuis *tempore igitur quo Roma condita est...* jusqu'à la fin du chap. XXIV). Cette citation unique est assez curieuse en ce qu'elle fait apparaître, après le poème acrostiche, la fin du chapitre, y compris le passage *dabunt autem alapas...* que je ne vois nulle part ailleurs dans la liturgie.

* * *

Un examen attentif augmenterait certainement le nombre de ces références, sans changer beaucoup le résultat de nos observations. A partir du XIII^e siècle l'histoire du poème *judicii signum* peut être écrite sans peine car on le rencontre dans un grand nombre des bréviaires étudiés par Leroquais (à Noël, à la Circoncision, chez les Cisterciens au Jeudi des Quatre-Temps d'Avent¹).

Il faut toutefois bien remarquer, à Noël, la position curieuse de ce texte et du sermon qui le précède (*vos inquam*). J'ai dit plus haut que tout se passe comme si, à une époque donnée, on devait rester à l'église le plus longtemps possible, pour la nuit de Noël, jusqu'aux laudes (le point du jour) et par conséquent occuper par des chants appropriés tout ce laps de temps. On ne jouera pas partout l'*ordo prophetarum* ou du moins la chose n'est pas apparente dans les manuscrits ; cependant chaque nocturne de l'office sera prolongé : par des proses, le sermon avec le poème sibyllin, la généalogie. Je ne puis mieux faire que de donner ici le dépouillement d'un des bréviaires les plus caractéristiques, le manuscrit Paris, latin 1255, bréviaire de Bourges, fin XII^e-début XIII^e siècle².

Pas d'addition au premier nocturne.

Au second nocturne, on lit la VI^e leçon, en partie,

puis le sermon *Vos inquam*,
les vers sibyllins (chantés),
le *residuum* de la VI^e leçon,
le VI^e répons avec trois versets très longs (inhabituel),
une prose après le troisième verset.

1. L'attestation vaut pour le début du XII^e siècle : je me réfère à Ph. GUIGNARD, *Les monuments primitifs de la règle cistercienne*, Dijon, 1878, in-8°.

2. Ce manuscrit est décrit par LEROQUAIS, *Bréviaires*, t. III, p. 78. Le chant de la sibylle se trouve fl. 84 v., il est publié dans mes *Recherches...* avec d'autres témoins plus tardifs.

Au troisième nocturne,

le neuvième répons,
trois proses assez longues,
la Généalogie du Christ (chant fort long, pris à l'Évangile de Mathieu).

Je retrouve la coutume de cette église toute pareille dans le manuscrit 386 de la Bibliothèque Mazarine, venant également de Bourges. Dans la plupart des livres, le sermon *vos inquam* et les vers viennent, comme à Bourges, en plus de la leçon régulière des Matines : la coutume est stabilisée, complètement indépendante du jeu des prophètes.

Il faut conclure. Nous sommes en présence d'un antique pamphlet politique utilisé d'abord contre Rome, qui devient texte dévot et s'applique dans l'esprit d'Eusèbe et d'Augustin à la cité humaine, en général, opposée à la cité céleste. Après quoi il entre tout naturellement dans les florilèges pieux au IX^e siècle, dans les homiliaires au X^e, puis au XII^e dans les bréviaires : il me semble difficile de croire que sa présence dès le X^e siècle soit suggérée par un *ordo prophetarum* qui, je crois, n'existe pas encore. Au contraire, il semble tout naturel qu'une cérémonie faisant intervenir les prophètes dérive à la fois du sermon *vos inquam* et du poème sibyllin ; la sibylle, rôle central, imposait nécessairement le cortège de ses collègues de tous les temps évoqués d'ailleurs par le sermon.

Il est aussi une conclusion à tirer de la mélodie accompagnant ces vers. Elle reste identique à elle-même, je l'ai dit, depuis mon premier témoin noté, le manuscrit latin 2832, jusqu'aux imprimés tardifs du XVII^e siècle. C'est ainsi que se comportent en matière de liturgie les textes anciens et respectés, c'est aussi le sort des textes incantatoires (auxquels celui-ci pourrait être utilement rapporté) ; les textes de fantaisie connaissent bien plus de variantes. Or il s'agit d'une mélodie assez spéciale, sans autre exemple dans le répertoire liturgique, une psalmodie à deux cordes de récitation et à deux motifs alternés : Dom Brou, récemment, l'a classée parmi des textes grecs¹, sans preuves concluantes d'ailleurs. Il est bien évident que dès les premiers temps du christianisme on dut non pas réciter mais chanter les pamphlets auxquels j'ai fait allusion plus haut : je ne dois pas être très loin de la vérité, en suggérant

1. Dom Louis BROU, *Les Chants en langue grecque dans les liturgies latines*, premier supplément.

qu'à cette époque, les prophéties dirigées contre Rome ont toutes les chances d'avoir été chantées en parodie, sur la mélodie même qui avait servi, peut-être, aux véritables prophéties sibyllines : malheureusement nous ignorons tout de ces textes musicaux et la musique alexandrine n'a pas laissé de témoins. La recherche reste donc à faire, mais dans un domaine bien difficile.

Solange CORBIN.

ALFRED EINSTEIN

Munich, 30 décembre 1880 - El Cerrito, 13 février 1952.

[Abréviations utilisées : JAMS (*Journal of the American Musicological Society*), MQ (*The Musical Quarterly*), MR (*Music Review*), Notes (*Music Library Association Notes*), ZfMW (*Zeitschrift für Musikwissenschaft*)].

S'il est difficile aux musiciens d'accepter la perte d'un érudit aussi distingué qu'Alfred Einstein, ce l'est encore davantage à ceux qui ont eu l'honneur de le connaître personnellement et qui ont pu admirer en lui non seulement le grand maître mais l'homme humble, bienveillant et dévoué, au caractère éternellement jeune.

Plusieurs études ont déjà été écrites à son sujet. Il convient de mentionner un excellent article de Erich Hertzmann, *Alfred Einstein and Curt Sachs*¹, pour le soixantième anniversaire du grand musicologue et un autre par Otto Kinkeldey, *To Alfred Einstein, 30 december 1950*², pour ses soixante-dix ans, ainsi qu'un éditorial de Paul Henry Lang³, dans lequel l'œuvre d'Alfred Einstein est traitée d'une manière intelligente et sensible. Des articles nécrologiques de Charles van den Borren et de Curt Sachs doivent paraître respectivement dans les prochains numéros de la *Revue Belge de Musicologie* et *Journal of the American Musicological Society*.

Avant de présenter ces quelques notes sur Alfred Einstein, je tiens à remercier M^{lle} Eva Einstein, qui a bien voulu me communiquer des renseignements sur son père ; je me permettrai d'y joindre quelques souvenirs personnels.

1. MQ. XXVII, 3 (1941), pp. 263-279.
2. Notes. 2nd. Ser. VIII, I (1950), pp. 33-39.
3. MQ. XXXVII, I (1951), pp. 71-75.